Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 36 (2006)
Heft: 4

Artikel: Pierre-Marcel Favre : "L'écrit reste ma passion prioritaire!"
Autor: Favre, Pierre-Marcel / Prélaz, Catherine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826225

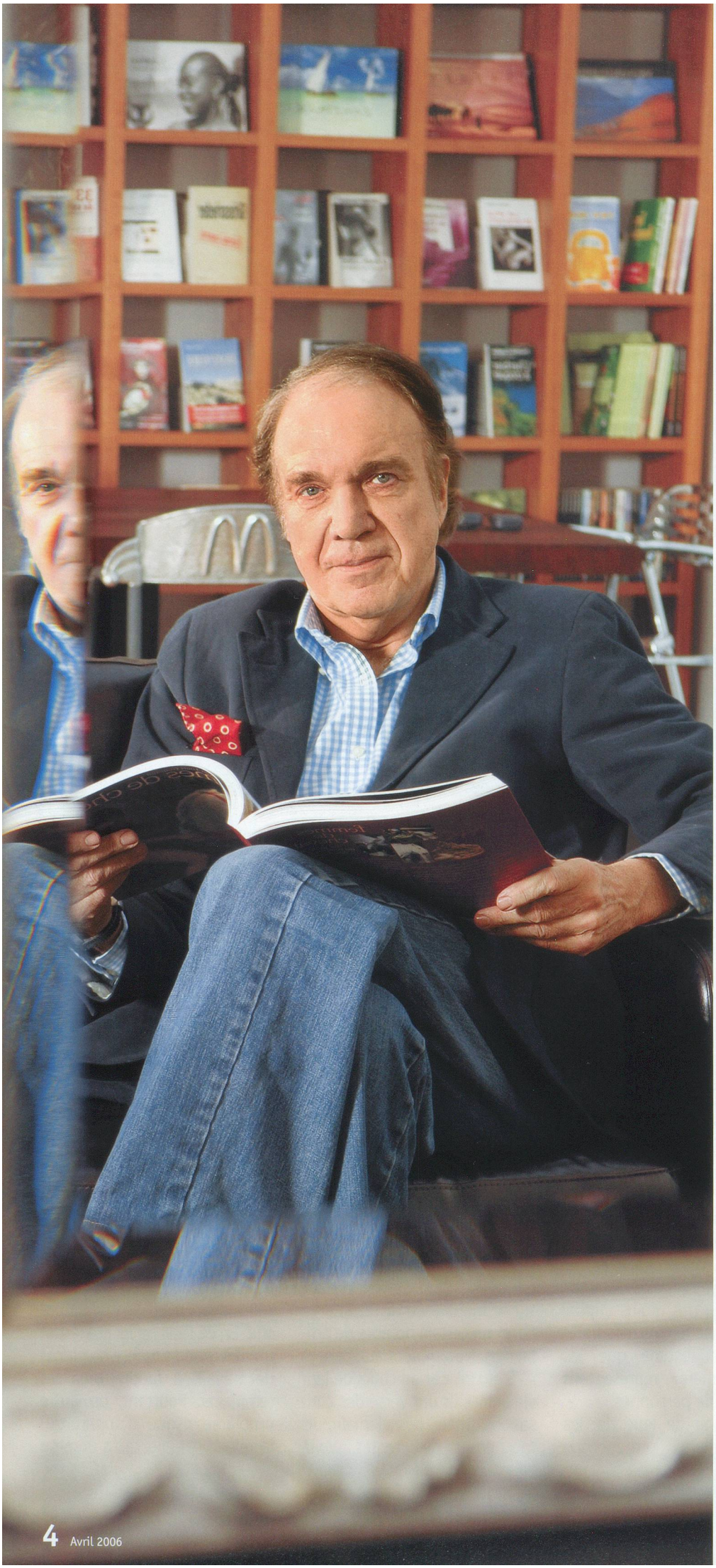
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Philippe Dutoit

PIERRE-

C'était il y a tout juste vingt ans. Genève accueillait son 1er Salon international du livre et de la presse. Aussitôt, la manifestation s'imposa comme un événement incontournable. Aujourd'hui, son créateur Pierre-Marcel Favre continue d'aimer l'écrit par-dessus tout.

Lorsqu'il avait l'âge de son salon, Pierre-Marcel Favre aimait déjà bourlinguer et découvrir le monde. D'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre, le jeune homme alla vérifier sur place que celui-ci n'était pas tel qu'on voulait le lui faire croire. Il en a gardé un esprit critique bien aiguisé, en même temps qu'une inépuisable curiosité.

Ses tout premiers voyages, il les fit à travers l'écrit, en véritable boulimique de lecture. A ses yeux, l'écrit demeure le médium le plus fascinant, le plus pertinent aussi. Allez vous étonner après ça que, une licence de pilote professionnel en poche, c'est au livre qu'il consacra finalement l'essentiel de sa carrière. Il est aujourd'hui l'éditeur de près d'un millier de titres, qu'il revendique tous comme ayant leur raison d'être.

Personnalité incontournable du monde de l'écrit, il osa en 1987 se lancer dans une entreprise tout à fait inédite en Suisse: offrir à notre pays réputé pour sa tradition de l'imprimerie la manifestation qui lui manquait. C'est ainsi qu'est né le Salon international du livre et de la presse de Genève, qui devint rapidement le plus grand rassemblement culturel national.

Vingt ans après, plus de 100 000 visiteurs continuent d'accourir chaque année à Palexpo pour s'instruire, pour se distraire. Pour rendre à l'écrit l'hommage qu'il mérite. Pierre-Marcel Favre s'en réjouit... et n'est pas près de prendre sa retraite.

MARCEL FAVRE

«L'écrit reste ma passion prioritaire!»

– Dans quel état d'esprit abordez-vous cette 20e édition du Salon international du livre et de la presse de Genève, que vous avez créé en 1987?

– Ce qui prédomine, c'est la satisfaction et le plaisir d'être encore là vingt ans après. De rassembler chaque année plus de 100 000 personnes autour de l'écrit, autour du livre. Ce succès démontre que notre manifestation annuelle reste enthousiasmante pour un très large public fidèle à ce rendez-vous. Si l'on considère que, en Suisse romande, nous touchons un public potentiel d'un million et demi de francophones, c'est un vrai défi. Alors que le Salon du livre de Genève a imposé sa présence, d'autres ont disparu ou sont en réelle perte de vitesse. Je pense au Salon du livre de Lyon qui n'a pas survécu plus de quatre ans, mais encore au Salon de Paris qui perd des visiteurs année après année.

– Y a-t-il une recette qui explique ce succès?

– Si recette il y a, elle est très simple. Il est certain qu'à Genève nous avons mis en place plus qu'un salon: un concept, un programme, qui en rend la visite incontournable. Car le salon, ce ne sont pas seulement des livres, mais encore des journaux, des magazines, de nombreux auteurs, une grande exposition – consacrée à un peintre ou à un événement (cette année: Chagall et la femme) – un hôte d'honneur, une dizaine d'autres expositions, en même temps qu'une immense agora, un lieu de rencontre où une dizaine de scènes différentes accueillent des débats et des invités. Ce sont encore les salons parallèles, dont Europ' Art. Une telle programmation rend l'ensemble de la manifestation particulièrement attractif. Nous avons tout fait pour mobiliser des publics divers autour de ce qui nous passionne: la lecture et l'écrit, qui demeure notre médium favori.

– Ce concept prônant la diversité, l'aviez-vous déjà en tête à la création du salon, ou s'est-il développé avec le temps?

– C'est ce salon-là que j'imaginais à sa conception. En réalité, j'ai simplement comblé une lacune. Alors qu'il existe des manifestations consacrées au livre dans une multitude de pays, il n'était pas normal que la Suisse, avec sa riche tradition de l'imprimerie, n'en ait pas. Nous nous sommes donc lancés, et par bonheur notre salon tient la rampe, grâce à l'addition de bonnes idées, d'expériences et de larges visions des choses. Je ne me suis jamais contenté de proposer des allées de livres. Quant à certaines critiques qui nous reprocheraient notre diversité, je ne peux que les traiter par le mépris. Leurs auteurs feraient mieux de considérer quel apport cette manifestation représente pour les écrivains, pour l'édition, pour les lecteurs. Par ailleurs, il est de tradition dans de nombreux salons qu'un peu de militantisme s'y manifeste *(Pierre-Marcel Favre évoque ici le Village alternatif, ndlr).* Des groupements qui publient quelques livres ou magazines saisissent l'opportunité d'y être présents. A mon sens, ceux que cela dérange font preuve d'un esprit plutôt étroit.

> **« MOBILISER UN LARGE PUBLIC AUTOUR DE L'ÉCRIT EST UNE IMMENSE SATISFACTION! »**

– Comment les professionnels suisses de l'édition ont-ils accueilli votre projet il y a vingt ans?

– Au tout début, le scepticisme l'emportait nettement. Les gens n'y croyaient pas. Mais ils ont fini par vouloir participer à l'aventure et les principaux éditeurs romands sont des fidèles de la première heure. Je n'irai pas jusqu'à prétendre avoir ainsi donné un coup de fouet aux éditeurs d'ici. Il n'en demeure pas moins que le salon représente pour eux une vitrine. Ils y viennent avec tous leurs auteurs, et c'est l'occasion de rencontres fructueuses avec le public, mais aussi avec des libraires, des bibliothécaires, des enseignants...

– En créant un salon international, aviez-vous le souci d'offrir à ce que notre pays compte d'éditeurs la vitrine la plus large possible?

– L'internationalité du Salon prend plusieurs sens. Dès le début, nous avons eu des invités étrangers, en particulier la littérature chinoise. Nous avons également un important pavillon de langue anglaise. Quant à l'espace dévolu à la langue allemande, il existe toujours, malgré la concurrence du salon de Bâle. Chaque année, plusieurs pays participent au salon, dont l'hôte d'honneur, qui sera cette fois l'Algérie. Cet aspect est bien sûr également lié à la Genève internationale. Je me réjouis aussi que le salon africain soit présent pour la troisième année, avec plus d'une trentaine d'écrivains de ce continent.

– L'écrit, y êtes-vous attaché depuis toujours?

– J'ai toujours considéré que la connaissance, mais encore la découverte artistique, émotionnelle même, par le livre et par l'écrit demeurent irremplaçables. Je ne suis pas très «télévision». Je la trouve extrêmement passive, se faisant le médium d'une émotion assez élémentaire. Elle est à mes yeux d'une richesse très relative, qu'il s'agisse de s'instruire ou de se distraire. Le nombre d'informations que véhicule la presse, leur efficacité, sont bien supérieurs à ce que transmet le journal télévisé. Il n'empêche que les jeunes générations se désintéressent plus ou moins de l'écrit. C'est aussi fâcheux que regrettable.

– Ce goût pour l'écrit, l'avez-vous transmis à vos deux enfants, qui ont 16 et 18 ans ?

– Hélas, ce n'est pas du tout contagieux ! Je crois qu'ils lisent parce que le cursus scolaire les y oblige. Mais ce n'est pas leur priorité et ils ne sont pas les seuls. Le renouvellement du lectorat est un vrai problème, tant pour la presse que pour les livres. L'importance de ce domaine ne leur apparaît pas comme à moi et, comme heureusement, à beaucoup de monde encore. Quand on voit la foule qui se presse le samedi dans les librairies, il y a de quoi se sentir réconforté. Rien n'est fichu, même si le chiffre d'affaires des libraires a connu un léger fléchissement l'an dernier, après s'être longtemps maintenu à un niveau constant. Il faut être conscient que tout cela est fragile.

– On a souvent dit que les nouvelles technologies allaient finalement tuer le livre. Qu'en pensez-vous ?

– Par bonheur, dans de nombreux domaines, les choses ne s'excluent pas mais s'additionnent. Ainsi, le cinéma n'a pas tué le théâtre et la télévision n'a pas tué le cinéma. Les technologies novatrices viennent compléter les possibilités que nous avons de nous informer et de nous distraire. C'est un phénomène curieux, mais positif. De là à prédire jusqu'où cela ira... J'ai longtemps affirmé que les livres électroniques – que l'on appelait les e-books – n'avaient aucun avenir. Aujourd'hui, je suis plus nuancé, au vu d'une nouvelle génération de ce genre d'outils qui va bientôt arriver sur le marché. Une fraction de lecteurs pourrait bien passer à ce type de lecture numérique, y compris pour les journaux et les magazines. Mais là encore, cela ne tuera pas le livre, cela viendra seulement s'ajouter à l'offre, même si les éditeurs risquent de constater une baisse de leurs tirages.

– Vous parliez de l'importance du livre, notamment au plan émotionnel. Gardez-vous des souvenirs de vos premiers enchantements de lecteur ?

– Ce dont je me souviens, c'est que j'ai éprouvé très tôt cette forte curiosité pour les livres. Je souhaitais avoir une connaissance, même partielle, des classiques incontournables, ceux qu'il faut avoir lus, tant dans la littérature française que mondiale. J'ai lu comme un boulimique, et je continue de lire énormément. Je parcours quotidiennement quantité de journaux, à toute vitesse. Cela fait partie intégrante de mon métier d'éditeur. Une information à laquelle quelques lignes sont consacrées dans la presse peut inspirer un ouvrage, si je sens que le sujet mériterait 200 pages. J'édite en majorité des documents, des témoignages, des essais. C'est aussi une façon d'approfondir l'actualité.

– Etiez-vous prédestiné à construire votre carrière autour de l'écrit ?

– En réalité, je me suis toujours intéressé à des domaines très divers. L'écrit bien sûr, mais aussi l'architecture, les voyages. J'ai même passé une licence de pilote professionnel. Ce sont plutôt des rencontres, des concours de circonstances qui ont fait qu'un jour je me suis lancé dans l'édition. J'avais un petit atelier de graphisme, une petite imprimerie. Je publiais des thèses, je distribuais des livres ésotériques encore mal diffusés en Suisse. La suite s'est construite sur une addition de rencontres, notamment de personnalités qui à l'époque comptaient dans le monde de l'édition.

« Pour s'instruire comme pour se divertir, l'écrit demeure irremplaçable. »

– Que doit avoir un livre pour vous séduire, en tant qu'éditeur, en tant que lecteur aussi ?

– Je lis plus volontiers un document, ou une biographie historique, qu'un roman. En littérature, les Américains savent écrire des romans qui seront traduits dans toutes les langues. Même pour une fiction, ils réalisent un immense travail de documentation, et font ainsi passer des sujets fantastiques, en y mettant du suspense. En revanche, en littérature française, j'en suis resté essentiellement aux classiques. Je ne cours pas après les auteurs d'aujourd'hui.

Pierre-Marcel Favre au milieu de ses collaboratrices.

– Quels sont les livres que vous êtes le plus heureux d'avoir édités ?

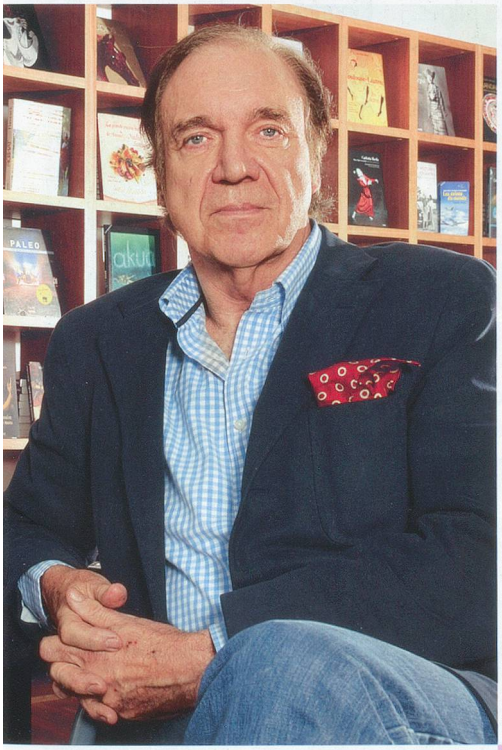
– Notre catalogue comprendra bientôt un millier de titres. Il y a là de tout un peu, au gré des différentes collections. La plupart de ces livres méritaient de paraître, et sont satisfaisants dans leur genre. Cela dit, il est certain que des livres sont à mes yeux plus attachants que d'autres. Ils sont parfois associés à de belles rencontres. Je pense notamment à la collection consacrée aux grands chefs. C'est un

bonheur d'avoir pu mieux connaître un Girardet, un Rochat ou un Ravey. En réalité, je considère chaque livre comme un enrichissement. A chaque fois, une personne lui a donné sa substance, s'y est totalement investie, en synthétisant une idée, une vision, en exprimant son art. C'est formidable. Un bon bouquin est toujours l'aboutissement de quelque chose: d'une étude, d'une période de vie, d'une réflexion...

« Un bon bouquin est toujours l'aboutissement de quelque chose. »

– Se plonger dans un livre, est-ce comme partir en voyage?

– Sans aucun doute. Du reste, certaines personnes ne voyagent que de cette façon. Pour ma part, j'aime aussi parcourir le monde. J'ai beaucoup voyagé, mais de manière très brève. J'apprécie les sauts de puce. Peut-être y a-t-il dans cette façon de voyager quelque chose d'un peu infantile: sur une carte ou un globe terrestre, on plante des petits drapeaux partout où on est allé. Plus sérieusement, le voyage contribue à une meilleure analyse de notre monde, de l'histoire, des religions... de tout! Cela apporte une connaissance réelle et directe, même si forcément elle n'est que partielle. Lorsqu'on a vu les choses par soi-même, on ne gobe plus tout cru tout ce que d'autres veulent nous faire croire. En ce qui me concerne, on ne peut plus me raconter de salades. Car à chaque fois, la réalité sur le terrain est bien différente. Cela, je l'ai découvert très jeune, lorsqu'un de mes premiers voyages m'a confronté aux événements d'Algérie. La réalité que j'ai vue n'était pas celle qui figurait dans les journaux.



Photos Philippe Dutoit

– Certains voyages vous ont-ils marqué plus que d'autres?

– Le charme d'un lieu opère, ou pas. Mais la plupart des pays ont du charme: pour moi, toute l'Amérique du Sud, toute l'Asie, toute l'Afrique. Lorsque tous vos sens sont en éveil, tout est plus fort. Les gens, les paysages, la nourriture, la musique... parfois tout est en harmonie. Alors, je suis particulièrement touché. Mon prochain voyage, ce sera du côté de l'Ouzbékistan, du Kazakhstan; une partie de la Route de la Soie, Samarkand... Je me suis déjà plongé dans des guides.

– Avec une telle curiosité de tout et du monde, on ne vous sent pas typiquement Suisse, ou Vaudois. Vous sentez-vous pourtant des attaches avec ce coin de terre?

– Bien sûr, je me sens attaché à ce lieu. Nous avons la chance de vivre dans une des plus belles régions du monde. D'où que l'on revienne, retrouver le lac et les montagnes, c'est une vraie merveille... que nous avons sous les yeux en permanence. Il ne s'agit surtout pas de mépriser ça. On peut apprécier un peu moins d'autres aspects: des accents locaux un peu lourds, un système ultradémocratique aujourd'hui un peu dépassé. Nos différences cantonales ont moins de sens aujourd'hui qu'hier. On peut être agacé par un certain nombre de choses qui pourraient fonctionner mieux ou différemment. Néanmoins, les avantages qu'il y a à vivre ici sont indéniables, et on ne peut que les apprécier.

– Pour changer certaines choses, n'avez-vous jamais été tenté par un engagement politique?

– Plusieurs fois, on m'a demandé de me présenter au Conseil national, ou à la Municipalité de Lausanne. Je n'ai aucun mépris pour ceux qui le font, cependant j'ai toujours éprouvé des réticences à m'investir en politique. Le réel pouvoir de faire bouger les choses me semble très faible. Tout est tellement lent, et par conséquent frustrant. Je ne me voyais pas brasser de l'air comme le font certains. Ce que je fais m'apparaît plus intéressant que de prendre un train pour Berne.

– Vous ne donnez pas l'impression de vous préparer à prendre votre retraite. Qu'est-ce qui vous fait encore courir aujourd'hui?

– Ne le dites pas à vos lecteurs, mais pour moi, la retraite, c'est l'approche de la mort. Je suis convaincu que tant que l'on agit, que l'on s'exprime, que l'on réfléchit, que l'on entreprend, on fonctionne! C'est une question de mental. La mémoire, c'est comme un muscle. Si on n'en fait rien, ça s'endort, ça s'ankylose... et ça se passe mal. On a vraiment tout intérêt à se bouger, à faire des choses, quoi que ce soit. Et puis, si on trouve des satisfactions dans ce que l'on fait, si on a la possibilité de continuer, je ne vois pas pourquoi on s'arrêterait! Où est la limite? Qui la fixe? Elle n'est pas la même pour tout le monde. Je rencontre des gens incroyables, qui sont encore très «verts» à des âges invraisemblables! Et pourquoi sont-ils encore «verts»? Parce que ce sont de formidables «sales gueules» qui ont gardé le goût d'entreprendre.

Propos recueillis par Catherine Prélaz

Mes préférences

Une odeur	Celle de la mer
Une fleur	La violette
Un lieu	Le désert d'Atacama, au nord du Chili
Un écrivain	Louis Ferdinand Céline
Un livre	*La Peste* de Camus
Un film	*Voyage au Bout de l'Enfer*
Un peintre	Toulouse-Lautrec
Un animal	Le chien
Un plat	Le poisson au gros sel
Une personnalité	Nelson Mandela, qui a su pardonner
Une qualité humaine	La droiture